

troupes qui ne sont pas pourvues d'armements nucléaires doivent rester sur place et donner suite à toute initiative que nous puissions prendre en ce moment, afin de tenir jusqu'au bout. Avec la grâce de Dieu, les choses reviendront à l'état normal.

Dans les circonstances, nous devons être capables d'autocritique. Je suis convaincu que nous ne l'avons pas toujours été au cours des dernières années. Le gouverneur Stevenson a déclaré que l'autocritique constitue l'élément le plus important d'une démocratie. Il a appelé l'autocritique «l'arme secrète de la démocratie». Nous n'avons pas suffisamment pratiqué l'autocritique et dans ce nous, j'inclus, bien entendu, nos voisins.

Il y a certains faits qu'il ne faudrait pas oublier ici. Tout au long de l'histoire des rapports russo-canadiens, à l'exception du différend au sujet de la mer de Béring il y a un certain nombre d'années, il me semble qu'il n'y a jamais eu, entre nos deux pays, rien qui ressemblât à un conflit armé. La nation russe actuelle est née de la révolution de 1917, année de ma naissance. C'est une nation très jeune. Les députés se souviendront tous de l'irritation qu'ils ont éprouvée devant l'attaque des puissances occidentales. Nous n'adoptons évidemment pas leur doctrine et nous devons nécessairement être leurs adversaires à bien des points de vue. Toutefois, je poserai au secrétaire d'État aux Affaires extérieures la question suivante: «Oserons-nous, au cours des négociations qui se déroulent, oublier que la Russie a perdu, au cours de la deuxième guerre mondiale, un nombre d'hommes égal à toute la population du Canada, qu'elle craint l'Allemagne d'aujourd'hui et qu'il y a des raisons très réelles pour lesquelles notre attitude devrait être prudente et considérée. A un homme aussi capable que celui qui m'a parlé, que le parti conservateur de ma circonscription tient en haute estime et qui me disait: «Non, ces Allemands sont les gens qui ont posé des problèmes au monde autrefois, et il y a lieu de les surveiller»—il avait servi dans les forces armées canadiennes au cours de deux guerres, comme d'ailleurs les principaux orateurs du présent débat—je dirais qu'il y a lieu de faire preuve d'une sincère compréhension pour le point de vue des Russes, qu'il faut avancer avec précaution et voir, de concert avec eux, s'il n'y a pas quelque faible possibilité d'améliorer un peu la situation.

Nous devons nous rappeler que cette grande nation que nous aimons—je parle des États-Unis—a de fait inventé la bombe, que c'est cette nation qui, pour servir ses propres fins et peut-être obéir à sa sagesse, a laissé tomber cette bombe et détruit deux grandes villes nipponnes. C'est cette nation qui a fait

survoler la Russie par des appareils U-2 il n'y a pas tellement longtemps et qui, sous le régime d'un jeune président dévoué et idéaliste, a envahi Cuba. Nous sommes les meilleurs amis de cette nation et si nous sommes vraiment ses meilleurs amis nous devons être francs et disposés à exprimer des vues un peu indépendantes.

Il me semble assez étrange qu'il y ait à la tête de notre pays un gouvernement porté au pouvoir surtout à cause de sa théorie selon laquelle jusqu'à un certain point nous subissons malheureusement l'influence des États-Unis en matière économique et sous d'autres rapports, et que lorsqu'il s'agit de questions internationales ce gouvernement déclare: «Où vous irez, nous vous suivrons et nous agirons exactement comme vous.» En adoptant une attitude aussi servile, il me semble que nous ne servons pas les intérêts de nos meilleurs amis, les Américains. Je crois que nous sommes en une époque extrêmement critique et que les heurts entre le Canada et la Russie, exprimés par des discours, aux Nations Unies ou ailleurs, ne servent absolument à rien. Nous devons encore nous rappeler que, malgré toutes les récentes découvertes scientifiques et techniques, la Russie n'a jamais reçu de notre part un mot de félicitations. Une seule fois que je sache, le Canada a réellement eu un sentiment d'amitié pour la Russie ou quelqu'un de ses dignitaires. Nous détournons presque la tête lorsqu'une personnalité de l'Union soviétique passe par notre pays. Nous croyons que ce sont des gens qui peuvent nous détruire. Mais le seul moyen de parer à cette terrible situation qui va s'aggravant en raison du strontium 90, ce danger de radiation dont les effets peuvent se faire sentir sur la génération future même si la guerre n'éclate pas, c'est la perspicacité, un certain esprit de compréhension; il faut être aussi bon voisin que possible. Nous avons entendu tellement de discours au Canada, qui sont devenus presque des clichés, à propos de l'âge d'or entre la Grande-Bretagne et les États-Unis et, à d'autres périodes, entre le Royaume-Uni et la France. Voilà le rôle dont nous parlons comme étant celui du Canada. Ne se peut-il pas que notre destinée soit d'être comme un rempart entre notre voisin du Nord et notre voisin du sud? Pour moi, ce n'est pas impossible, si nous savons voir l'avenir dans une perspective profonde et générale. Je n'aime pas entendre des critiques, comme on en a déjà faites à diverses reprises—je ne parle pas de ce soir, mais d'autres occasions—à propos du premier ministre Nehru. J'ai bien l'impression que, dans le domaine des relations internationales, chaque fois que le Canada s'éloigne de la pensée de l'Inde, il s'expose à des difficultés.